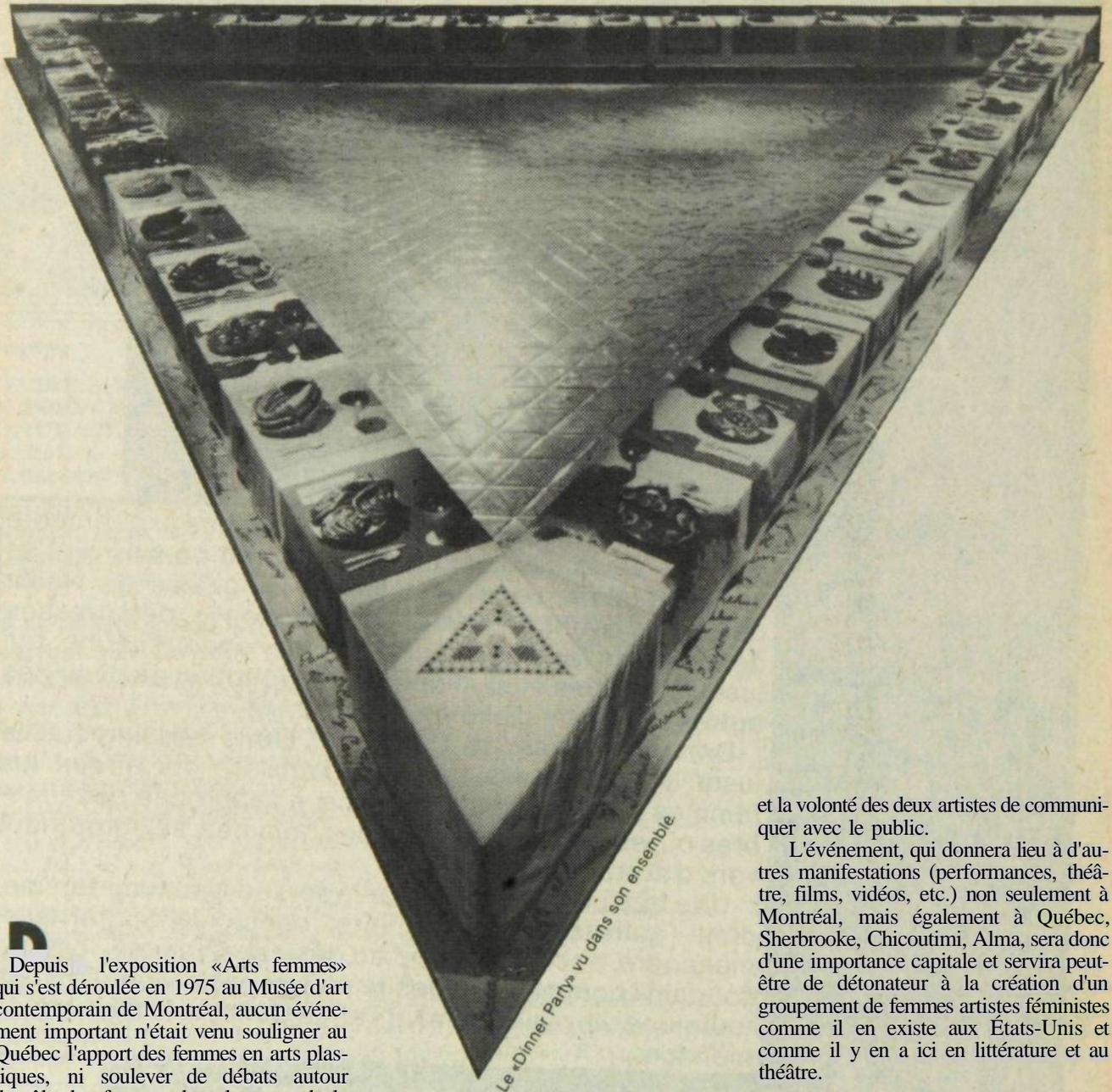


Chicago à Montréal



Depuis l'exposition «Arts femmes» qui s'est déroulée en 1975 au Musée d'art contemporain de Montréal, aucun événement important n'était venu souligner au Québec l'apport des femmes en arts plastiques, ni soulever de débats autour du rôle des femmes dans les arts, de la situation des femmes artistes, de la problématique de l'art féministe, etc.

Mais cette année, il semble qu'on mettra les bouchées doubles puisque le Musée d'art contemporain ne se contente pas seulement de faire venir à Montréal, du 11 mars au 2 mai prochain, le fameux «Dinner Party» de Judy Chicago, mais

profite de cette occasion pour présenter également une exposition d'oeuvres féministes d'une quarantaine de Québécoises. On y retrouvera, d'ailleurs, «La chambre nuptiale» de Francine Larivée, qui par certains côtés s'apparente à l'oeuvre de Chicago, ne serait-ce que par l'ampleur du projet, son aspect collectif et féministe

et la volonté des deux artistes de communiquer avec le public.

L'événement, qui donnera lieu à d'autres manifestations (performances, théâtre, films, vidéos, etc.) non seulement à Montréal, mais également à Québec, Sherbrooke, Chicoutimi, Alma, sera donc d'une importance capitale et servira peut-être de détonateur à la création d'un groupement de femmes artistes féministes comme il en existe aux États-Unis et comme il y en a ici en littérature et au théâtre.

Le «Dinner Party»

Difficile de parler avec l'enthousiasme et l'émotion qu'il faudrait d'une oeuvre qu'on n'a pas encore eu la chance de voir, mais dont on sait toute l'importance. Heureusement que les documents ne manquent pas. Six années de travail, 400

personnes qui ont participé à sa réalisation, un investissement de 250 000\$: voilà pour les chiffres.

Partout où il a été présenté (quatre ou cinq musées aux États-Unis), le «Dinner Party» a soulevé beaucoup de controverses, mais aussi et surtout, beaucoup d'émotion. On raconte que des femmes et même des hommes sont sorti-e-s des musées en pleurant. Parce que c'était beau certes, mais également parce que les visiteuses et visiteurs se rendaient compte du silence affreux et du mépris qui ont toujours marqué les réalisations des femmes dans l'histoire.

Le «Dinner Party», pour le décrire brièvement, est constitué de trois grandes tables formant un triangle, symbole de la déité en même temps que du sexe féminin. Sur les tables sont dressés 39 couverts pour 39 femmes qui ont joué un rôle

important dans l'histoire de notre libération, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. Les 39 assiettes en porcelaine portent toutes une fleur-papillon-vagin représentant la personnalité de la convive et la culture de l'époque. Plus on avance dans l'histoire et autour des tables, plus ces formes vaginales prennent du relief, de la dimension, symbolisant la libération de plus en plus grande des femmes. Les couverts sont dressés sur des napperons exécutés selon diverses méthodes artisanales traditionnelles dont certaines étaient même en voie de disparition et correspondent eux aussi à la personnalité des convives et au contexte dans lequel elles ont vécu.

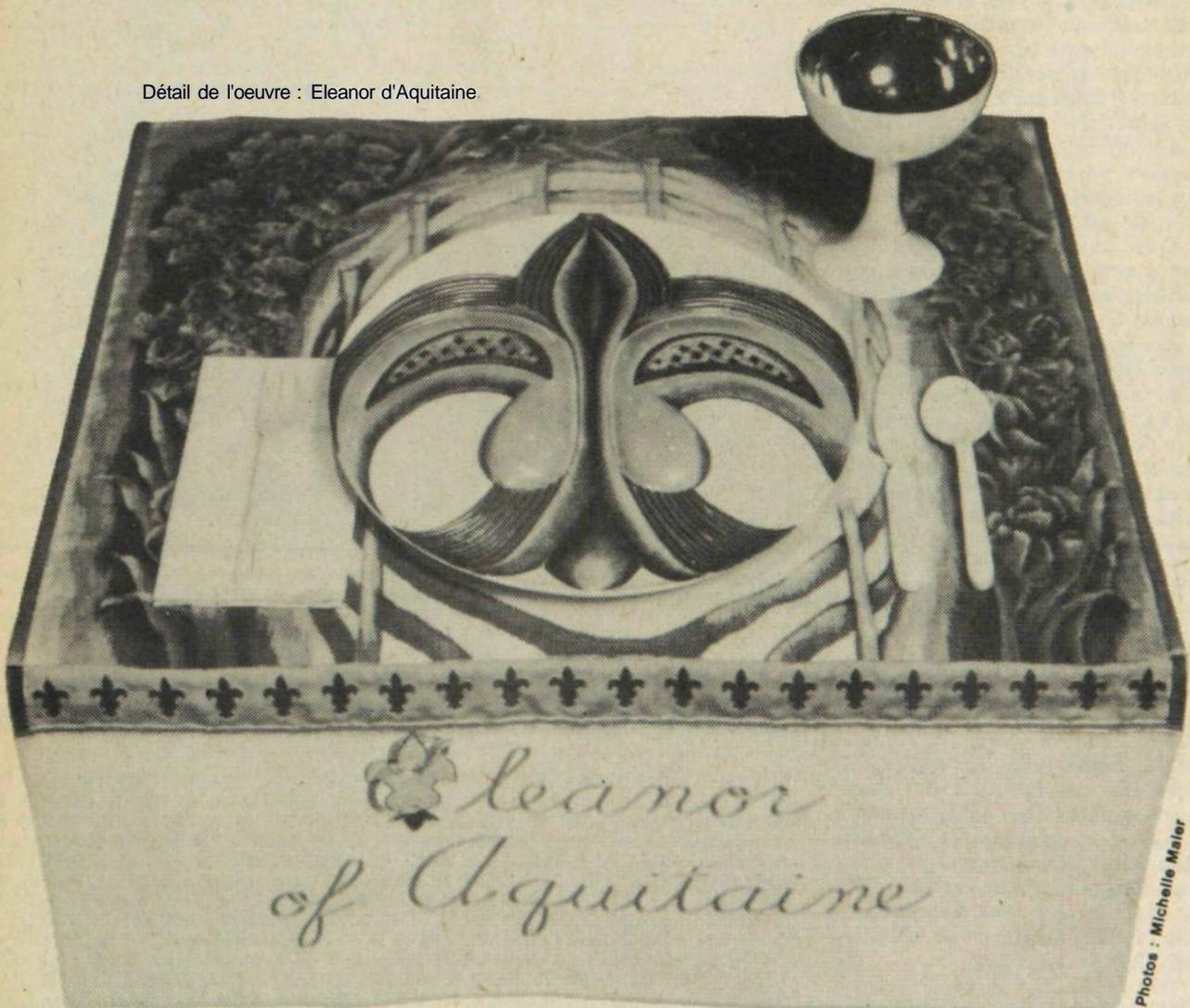
Les tables reposent sur un plancher fait de tuiles de porcelaine sur lesquelles les noms de 999 autres femmes sont inscrits. Le contraste entre la salle noire et

les tables blanches font rayonner et vibrer les couverts aux couleurs éclatantes.

Dans le «Dinner Party», chaque détail a sa signification. Pas le moindre petit point de broderie n'a été laissé au hasard. Le banquet rappelle la Dernière Cène, chaque table étant préparée pour 13 convives, mais personne n'y règne et personne n'y trahit.

C'est, selon certaines, l'oeuvre du siècle, un hommage vibrant aux femmes qui ont marqué l'histoire par leurs grandes réalisations (convives) ou par leurs petits points patients (napperons). C'est également une oeuvre contestataire qui va à l'encontre des courants actuels en art et qui remet en question la conception mâle de l'art et de l'histoire.-•

Détail de l'oeuvre : Eleanor d'Aquitaine



Photos : Michelle Meier

Et 40 Québécoises au Musée d'art contemporain

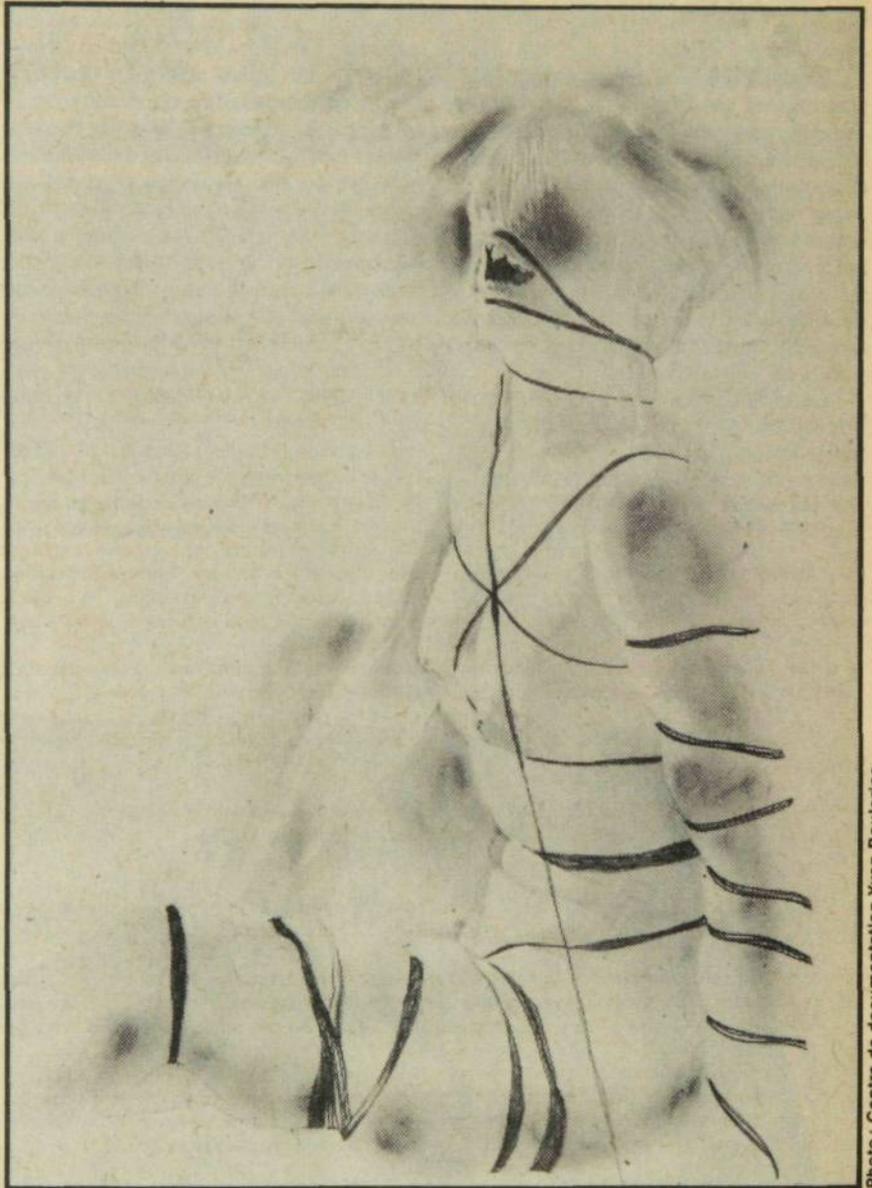
C'est à Rose-Marie Arbour, historienne d'art et professeur à l'UQAM, que le Musée d'art contemporain a confié l'organisation de l'exposition d'œuvres féministes québécoises présentées en même temps que le «Dinner Party». Cette exposition, qui regroupe les œuvres de 40 femmes peintres, sculpteuses, photographes, graphistes, créatrices d'environnement, «performers», se déroulera donc dans ces circonstances exceptionnelles qui attireront au Musée un nombre imposant de visiteurs, tant du Québec, du Canada que des États-Unis.

Mais comment s'est fait le choix des exposantes, est-on en droit de se demander ? D'abord, dit Rose-Marie, on a défini l'œuvre féministe comme étant celle qui rend compte de la condition des femmes, non seulement à titre descriptif, mais aussi analytique, qui fait réfléchir, qui tente de remettre en valeur l'histoire des femmes ou qui revalorise le travail des femmes. Il fallait que le message véhiculé soit clair. On y retrouvera donc très peu d'œuvres abstraites, mais, par contre, plusieurs travaux qu'on voit rarement dans les musées, soient ceux d'illustratrices et de graphistes.

C'est donc à partir d'œuvres répondant à cette définition et non à partir d'artistes que le choix des exposantes s'est fait. Certaines œuvres, plus féministes que leurs auteures, ont été acceptées tandis que certaines féministes dont la recherche était plus abstraite, n'ont pas été invitées à participer à l'événement. Par ailleurs, au critère «contenu féministe» s'est ajouté celui de la qualité plastique. Ça a beau être un critère flou et subjectif, dit Rose-Marie, on ne peut pas y échapper. Les œuvres ont également été choisies les unes par rapport aux autres, pour donner à l'ensemble de l'exposition une certaine cohérence, au moins dans les thématiques abordées.

Selon Rose-Marie, toutes les femmes artistes contactées, ou presque toutes, ont réagi très positivement à la demande du Musée. Elles ont accepté d'exposer en groupe, même celles qui avaient déjà acquis une certaine réputation dans le monde des arts. Elles ont également accepté de courir le risque d'être étiquetées «féministes», même celles qui avaient jusqu'alors prétendu ne pas l'être. Elles savent que leurs œuvres, placées dans un contexte clairement féministe, seront perçues différemment.

JOCELYNE LEPAGE



Carmen Coulombe. «l'emprise sur l'univers 1», 1981. Sans espace et sans regard, cette figure est la métaphore de l'aliénation, de l'enfermement, elle désigne aussi les forces tendues sous les liens, la volonté de libération imminente, le geste à venir.

Photo : Centre de documentation Yvan Boulerice

Les 40 participantes

LOUISE ABBOTT • FREDA GUTTMAN BAIN • ELISE BERNATCHEZ • LOUISE BILODEAU • ANDRÉE BROCHU • MARIE CHOUINARD • SOREL COHEN • CARMEN COULOMBE • MICHELE COURNOYER • JUDITH CRAWLEY • LORRAINE DAGENAIS • MARIE DÉCARY • LISE NANTEL • MIRA FALARDEAU • LOUISETTE GAUTHIER-MITCHELL • SHEILA GREENBERG • LOUISE DE GROSOIS • ANNE DE GUISE • CLARA GUTSCHE • MICHELE HEON • RAYMONDE LAMOTHE • LISE LANDRY • LISE-HELENE LARIN • FRANCINE LA RIVÉE • MADELEINE LEDUC • DOREEN LINDSAY • GINETTE LORANGER • MARSHALORE • NICOLE MORISSET • ANN PEARSON • POL PELLETIER • CAMILLE MAHEUX • MARIK BOUDREAU • SUZANNE GIRARD • FRANCE RENAUD • JOYAN SAUNDERS • SYLVIE TOURANGEAU • JOSETTE TRÉPANNER • MARION WAGSCHAL • HELENE ROY.